

1. Samuel S. de Sacy

Volume 9, numéro 1 (49), janvier–février 1967

Pierre Jean Jouve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60606ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1967). 1. Samuel S. de Sacy. *Liberté*, 9(1), 13–17.

témoignages

1. Samuel S. de Sacy

Question :

Dans quelles circonstances et à quelle époque, Samuel de Sacy, avez-vous rencontré Pierre Jean Jouve pour la première fois ?

DE SACY

Ce devait être au début de 1949 (j'étais alors rédacteur en chef de la revue « Mercure de France »), et à l'occasion de pages poétiques intitulées « Diadème » qui allaient paraître dans notre numéro de juin. Et puis la revue a continué à avoir l'honneur de publier certains de ses textes. Bientôt après, à partir je crois de 1954, les éditions du Mercure à leur tour ont commencé à donner des recueils de vers de Jouve, à peu près un chaque année, qu'il s'agisse d'ouvrages épuisés et introuvables, comme « Sueur de Sang » et « Langue », ou qu'il s'agisse de toutes les œuvres nouvelles. Parallèlement nous remettons en librairie, où on ne les trouvait plus, la série complète de ses romans, à commencer par « Paulina 1880 ».

Question :

Qu'en pensait Jouve ? Quelle était son attitude ?

DE SACY

Pendant seize ans je l'ai connu d'une façon de plus en plus étroite et confiante. Jouve, et je lui en suis très reconnaissant, a toujours été extrêmement amical pour moi. Il savait d'ailleurs l'admiration que tous, au Mercure, nous avions pour son œuvre, la déférence que nous avions pour sa personne; et il n'avait aucun doute sur nos sentiments de respect et d'affection.

Question :

Mais n'avait-il pas été lui-même éditeur, ou collaboré à une entre-

prise d'édition suisse, qui s'appelait la Librairie Universelle de France ?

DE SACY

Oui. C'était pendant les années de guerre, qui furent pour lui des années d'exil terribles. Et je crois qu'il demeure intimement attaché à cette Suisse qui lui fit accueil tandis qu'il était, comment dirai-je, abandonné à l'abandon. Il connaît admirablement le métier typographique. Il prépare ses manuscrits d'une façon étonnante, parfaitement précise, — pardonnez-moi ces détails professionnels — si bien que nous n'avions aucune difficulté, au moment de l'impression, ni avec les imprimeurs, ni avec lui-même.

Question :

En effet, quand nous lui avons rendu visite, Robert Marteau et moi, nous avons été frappés, au cours de notre entretien, par l'attention extrême qu'il porte à la disposition matérielle de ses recueils.

DE SACY

C'est lui qui a raison. Une poésie aussi serrée, aussi exactement ajustée que la sienne comporte dans sa structure profonde (Mal-larmé le savait bien) une nécessaire alternance de l'intensité, voire du paroxysme, et des moments de détente et de libre respiration durant lesquels les vibrations se prolongent avant de s'apaiser. De tels moments disposent le lecteur à accueillir dans toute sa force la prochaine irradiation. Un recueil poétique peut être soit une collection de poèmes indépendants l'un de l'autre, soit une organisation. Joue à un sens à la fois subtil et rigoureux de l'organisé.

Question :

Vous nous avez parlé des rapports immédiatement amicaux et confiants qui se sont établis entre lui et vous. Vous n'avez pas été sans remarquer, puisque vous le connaissez bien, qu'il passe aisément, dans la conversation, du grave et même, dirai-je du solennel à l'enjouement, à l'ironique, au plaisant.

DE SACY

Ai-je vraiment dit que nos rapports avaient été « immédiatement »

amicaux et confiants ? J'aurais eu tort. Il est un homme réservé et qui se préserve, chez qui une courtoisie extrême est peut-être un moyen de défense. N'oublions pas les agressions qu'il a subies du monde extérieur. Longtemps il observe les hommes à qui il a affaire avant de se confier. Je dirais sommairement qu'il demeure attentif à mettre la poésie dans sa poésie plutôt que dans son existence et son apparence quotidiennes.

Question :

Expliquez-vous mieux.

DE SACY

Cela est simple : rien dans son aspect, ni dans ses attitudes, ni dans son comportement, ne tend à imposer, à suggérer l'idée qu'il est un poète, — l'un des plus grands du siècle. Au contraire, les premières fois qu'on le rencontre, il se retrace derrière les défenses de l'affabilité, en homme de bonne compagnie, qui sait garder ses distances parce qu'il connaît le prix et le poids des véritables relations humaines. Il ne se gaspille pas lui-même dans ses rapports avec ces redoutables envahisseurs qu'on appelle « les autres ».

Question :

Et pourtant il publie !

DE SACY

Oui : mais sans jamais aucune concession. Cet homme est d'une exigence également farouche dans l'un et l'autre domaine. Il vous a raconté, je crois, à propos de son dernier recueil poétique « Ténèbre », livre extrêmement dense, extrêmement chargé de poésie, mais matériellement fort mince, qu'il a mis deux et peut-être trois ans à venir à bout de l'idée qu'il en avait, avec une sévérité qui ne s'est jamais démentie. Au point qu'il lui est arrivé, au moins une fois, peut-être davantage, de mettre au panier les deux tiers du livre déjà préparé.

Question :

Et que sont devenues les pages ainsi sacrifiées ?

DE SACY

Elles ont été, en effet, sacrifiées. Jouve n'en a rien gardé. Jamais il ne conserve ses brouillons : il me l'a dit. L'idée que des en-

quêteurs ou des critiques les mieux intentionnés (sans parler des curieux sans compétence) puissent aller fouiller en lui les secrets, et pour ainsi dire la physiologie, de la pensée créatrice lui fait profondément horreur. Pour lui, l'oeuvre ne commence à exister vraiment qu'une fois qu'elle est achevée : toutes les démarches préalables ne regardent que le créateur lui-même.

Question :

En ce sens, il va presque à l'opposé de tels ou tels auteurs d'aujourd'hui qui iraient volontiers jusqu'à faire de faux brouillons à l'intention des érudits, — ou des collectionneurs . . .

DE SACY

Je vous trouve bien caustique ! Y a-t-il vraiment tant d'hommes de lettres qui jouent ce petit jeu ? Rien, en tous cas, n'est plus incompatible avec l'attitude de Jouve envers lui-même et avec les devoirs qu'il considère avoir envers son oeuvre. Et ce sentiment d'un devoir très profond explique peut-être certains aspects de son caractère qui, quelquefois, déroutent les hommes qui le connaissent mal. Autant il est exigeant pour lui-même en tant qu'écrivain créateur, autant il veut que l'amitié dont il fait crédit à quelques-uns soit respectée par eux et ne soit pas traversée par les incidents aléatoires de la vie quotidienne. Il a un sens de la dignité qui me rappelle les admirables et terribles hommes de Port-Royal.

Question :

Son oeuvre, cependant, a fait l'objet il y a quelques années, en 1959 je crois, d'une exposition à la Bibliothèque Jacques Doucet. N'est-ce pas vous qui en avez préfacé le catalogue ? Pouvez-vous à ce sujet évoquer quelques souvenirs ?

DE SACY

Cela serait malaisé : Jouve, je viens de vous le suggérer, abhorre l'anecdotique et se dérobe, avec une vigilance très sourcilleuse, aux occasions de l'anecdote. L'exposition avait été organisée par

Octave Nadal, qui dirigeait alors la Bibliothèque Doucet. Bien qu'elle ne fût pas de nature à attirer les foules, elle représentait un hommage extrêmement important à l'un des poètes vraiment très grands que nous comptons actuellement parmi nous.

Question :

Et Pierre Jean Jouve s'y est prêté ?

DE SACY

Oui, parce qu'elle était conçue de telle sorte qu'il n'eût rien à en redouter. Il n'a jamais recherché les honneurs, il n'a jamais couru les prix. Mais quelques-unes des plus grandes distinctions qui puissent se décerner à un poète aujourd'hui lui sont venues tout naturellement. Cette exposition, par exemple . . .

Question :

Oui. Et puis la Médaille d'Or de la Société Dante Alighieri de Florence, qui lui a été attribuée en 1960. Et puis ce Grand Prix National des Lettres, en 1962 . . .⁽¹⁾

DE SACY

La médaille d'or de la Société Dante Alighieri a eu à ses yeux une extrême importance : elle sanctionnait les liens très profonds qui unissent certains côtés de son oeuvre à une certaine qualité exceptionnelle du génie italien. (Naturellement je pense en premier lieu à son premier roman, « Paulina 1880 ».) Quant au Prix National des Lettres, vous savez que c'est une très haute distinction, donnée une fois par an depuis peu d'années et toujours — ou presque toujours . . . — à bon escient. Un simple acte de justice, ou de gratitude nationale.

(1) En juin 1966, l'Académie française à son tour a fait hommage à Pierre Jean Jouve de son Grand Prix de Poésie.